

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Candide. Journal à cinq centimes. Paraissant le mercredi et le samedi de chaque semaine. 1865/05/03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

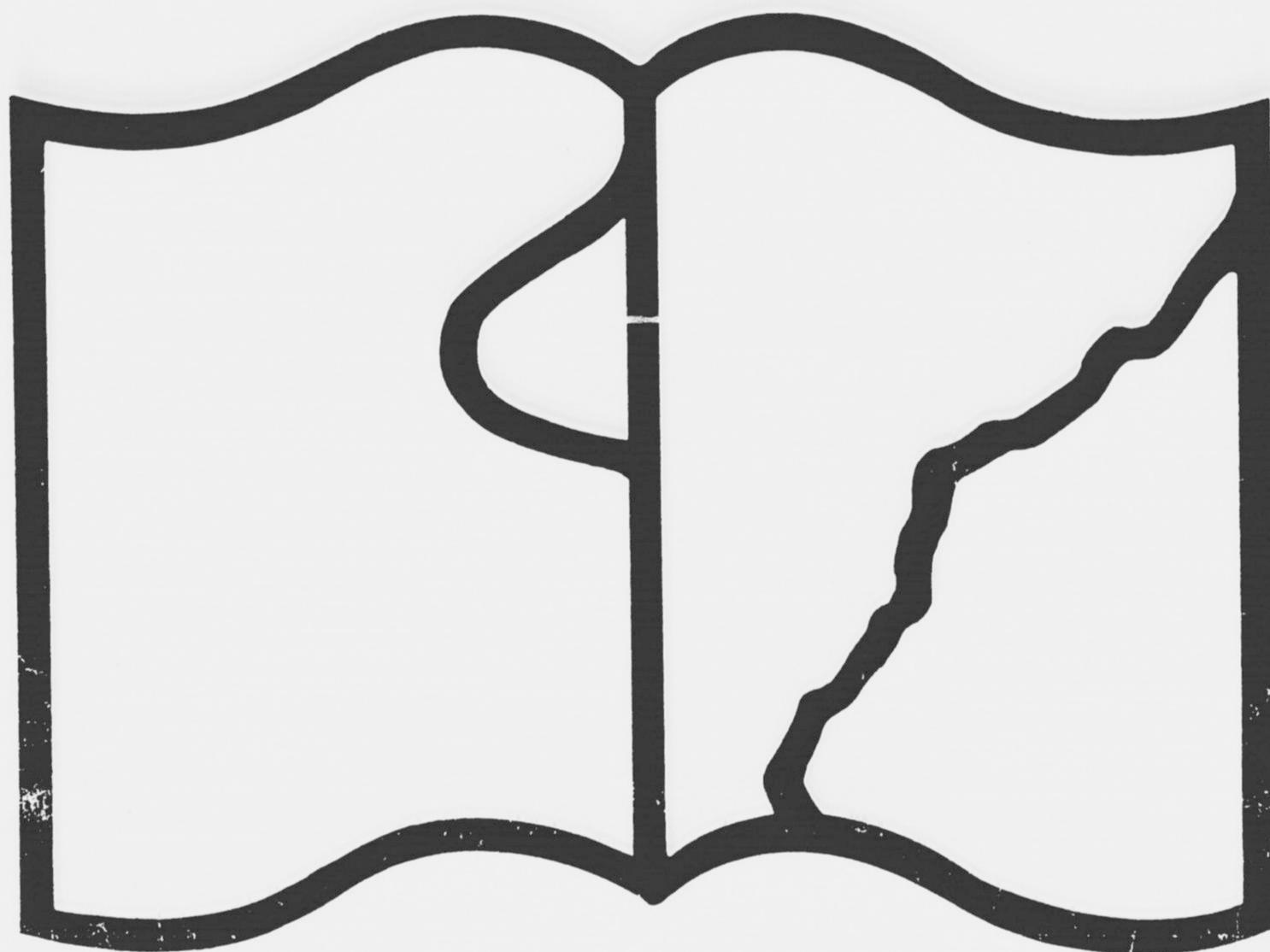
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

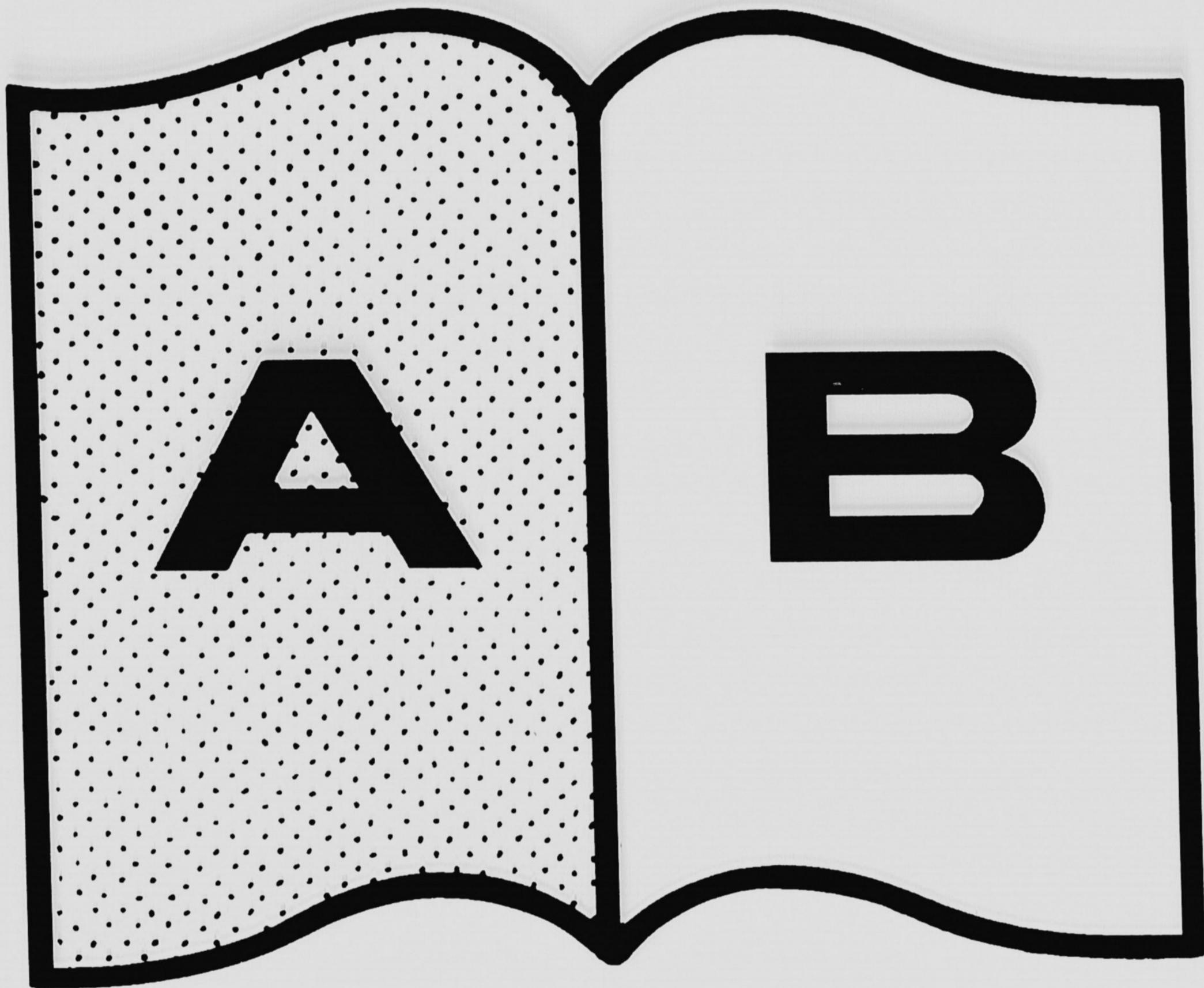
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14



CANDIDE



Journal à Cinq centimes

PARAISSE LE MERCREDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

3 place de la Bourse, à Paris, de midi à 3 h., et le dimanche de midi à 4 heures.
Les Abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
POUR LES DÉPARTEMENTS..... 10 CENTIMES LE NUMÉRO.

Paris	trois mois, 1 fr. 50 c.	Six mois, 3 fr.	Un an, 6 fr.
Départements.....	Id. 2	Id. 4	Id. 8
Étranger.....	Id. 2 50	Id. 5	Id. 10

CANDIDE ne veut pas être un journal futile. Ce genre est peu de son goût. Il désire encore moins être un journal ennuyeux. La concurrence l'écraserait. Instruire et plaire serait son vœu. C'est beaucoup d'ambition sans doute. Tout le monde ne sait pas mêler l'utile à l'agréable. Etre à la fois sérieux et amusant, c'est un gros problème. Si CANDIDE ne sait pas le résoudre, il ira rejoindre tant d'autres qui ne l'ont pas résolu, et bien d'autres, à leur tour, le rejoindront par le même chemin. Il n'y a pas de cimetière plus peuplé que ce rendez-vous.

a. Blanqui

Nous avons pris le nom du meilleur roman de Voltaire. C'est dire que nous serons les ennemis décidés des Tartuffes et des pourris.

Candide ne pouvait rester le philosophe dégouté cultivant son jardin entre une femme tracassière et un raisonneur insipide. Ce rôle ne convenait pas à l'antagoniste des fripons et des fourbes. Candide s'est échappé des bras de Cunégonde et des subtilités de Martin pour redevenir le champion de la morale et du droit. Il l'a payé cher.

Courage et délicatesse obligent. Candide a subi toutes les vicissitudes de la pensée, tour à tour dénoncé par l'envie, proscrit par la violence et calomnié par la lâcheté. Un instant il put croire à la réalisation de ses vœux lorsqu'un nouveau coup de foudre le rejeta sur la route de sa longue proscription. Les victorieux ont grassement exploité le malheur du vaincu. Candide a été emprisonné, torturé, vilipendé sans miséricorde. C'est la destinée habituelle des simples qui n'ont d'autre passion et d'autre culte que l'humanité.

Candide n'a pu traverser de si rudes épreuves sans froissements meurtriers. Il a perdu dans ces luttes inégales sa bonne humeur et sa résignation débonnaire. Il ne faut plus attendre de lui les saillies de sa première naïveté. L'indifférence l'attriste; l'abaissement des caractères l'irrite; le spectacle continu des prostitutions et des turpitudes glorifiées lui arrache des rugissements et des larmes.

Candide n'a plus à combattre seulement ses ennemis d'autrefois. Il en est d'autres nés d'hier que la foule admire et qu'elle semble encourager. Ces nouveaux venus tiennent boutique sous les portiques aimés de la jeunesse. Les dehors sont irréprochables. On dirait aux décors le temple de la sagesse. Il en coûte cher de juger sur ces apparences.

Candide, en pénétrant un jour dans cette officine

recula d'épouvante. Il avait reconnu sous leurs masques les inquisiteurs du progrès, les tenailleurs héréditaires de la pensée. L'étiquette est changée, non la chose. L'inquisition s'appelle religion naturelle, le suicide organisé le devoir. Toutes les notions sont obscurcies pour la plus grande gloire de l'équivoque. Le même homme peut paraître au besoin Nonotte ou Voltaire, Buchez ou Proudhon. Qu'importe l'erreur de la bonne foi? Le mystificateur encaisse et rit.

Candide n'est pas de cette race. Il déploie son drapeau sans peur et ses opinions sans réticence. Ses maîtres sont les poètes de la nature, les martyrs de l'humanité, les hardis novateurs qui jadis vouèrent leurs noms à la haine pour le salut du monde.

Il est de grands noms et de grands événements outragés et calomniés, Candide les réhabilitera.

Il est une morale inventée pour la justification de l'iniquité, Candide la flétrira;

Une philosophie menteuse, il la flagellera;
Une littérature putréfiée, il la poussera du pied aux gémonies;

Un théâtre enfin perdu de scepticisme et de débauche, Candide lui rappellera son but: l'instruction du peuple.

Pour toute la rédaction: Eug. Protot
P. VAISSIER.

NOTRE MORALE

La morale est de toute évidence le fondement des Sociétés. Mais qu'est-ce que la morale? Une révélation divine ou un instinct humain? La politique et l'ignorance l'ont fait descendre d'en haut, l'une par tromperie, l'autre par crédulité. Egarement funeste! elle a ses racines dans notre cœur. Les déplacer, c'est la détruire.

Guerre au surnaturel! C'est l'ennemi. Il veut être l'exagération du bien, il n'en est que la grimace et la ruine. Sa tactique est le guet-à-pens. D'un geste sésaphique, il indique le ciel, et quand l'homme, en détournant ses regards du sol vers les nues, trébuche et tombe, Tartuffe se jette sur lui, l'égorge et le dépouille.

Exagérer l'idéal au-delà des forces humaines, c'est ouvrir la porte à l'hypocrisie, mère des crimes, et déchaîner les calamités sur la terre. Ainsi ont procédé les religions; le monothéisme surtout. Le précepte chrétien: «Aime ton prochain comme toi-même,» est resté à l'état de chimère, et sa sanction: «pour l'amour de Dieu,» n'est l'idéal que du sarcasme. «Faire une chose pour l'amour de Dieu,» est devenu le proverbe du mépris et de la dérision. On est victime de l'hypocrisie, mais pas toujours dupe, et le dégoût public sait

parfois lui inscrire au front un sanglant stigmate.

Tout à l'opposé, la maxime philosophique, bien antérieure au christianisme: «Quod tibi fieri non vis, alteri ne feceris,» ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit,» cette maxime a toujours conservé son prestige. Son règne serait l'avènement de l'âge d'or. C'est que le sacrifice, privilège et vertu des grandes âmes, n'est pas la loi des hommes. Il ne s'impose point à la conscience. La justice, au contraire, s'impose. Elle trouve sa sanction dans notre cœur. On ne la viole point sans se sentir coupable. Elle est le vrai, l'unique lien. Au fond, il n'y en a jamais eu, il ne peut y en avoir d'autre.

Le spiritualisme en fait fi comme d'une vile provenance d'ici-bas, et montrant avec orgueil sa prétendue patrie d'en haut, il se glorifie d'une essence divine. C'est au détriment de la terre que cet arrogant tourne nos pensées vers le ciel. Il dérobe la meilleure part des trésors de la conscience pour les gaspiller au profit d'abstractions, bientôt fagotées en manitous.

Nous ne reconnaissons pas ces imaginaires devoirs envers Dieu, véritable bonne fortune pour l'égoïsme qui se hâte de les traduire en superstitions, heureux de leur immoler d'autres devoirs plus gênants, les devoirs envers les hommes. Ces derniers seuls sont d'observance étroite. Tout ce qu'on en distrait, sous un prétexte quelconque, est une perte pour l'humanité, et ce détournement, un crime.

L'homme, du moins l'homme actuel, ne peut vivre isolé. L'expérience le démontre, car il n'existe nulle part qu'en société. Cette preuve suffit. Il y a donc chez lui nécessairement une double vie, la vie individuelle et la vie de relation. De là un double instinct, celui de la conservation personnelle et celui de la conservation sociale, l'un plus simple et plus énergique, parce qu'il sauvegarde l'élément premier de l'espèce, l'autre plus complexe, dès lors plus faible et plus variable.

Du reste, ils varient tous deux. Car leurs manifestations se modifient selon le degré des lumières et en sont toujours la conséquence et la mesure. Ces changements successifs marquent les étapes de l'humanité. A toute date, la conscience publique est le reflet et le thermomètre de la science publique. Ainsi la morale, fleur de l'arbre de la pensée, n'est que l'expression plus ou moins puissante de l'instinct humanitaire qui défend aux hommes de s'entretenir et leur commande de s'entraider.

C'est pourquoi le précepte, cependant vieux déjà: «Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit,» loin de tomber en décrépitude, comme toutes les théodicées, par le progrès de l'esprit humain, n'a fait que grandir de siècle en

(1) allusion à Vacherot, Caine, About & autres normaliens.

siècle, et se dégage avec une irrésistible énergie des décombres de la métaphysique religieuse. Il s'empare des armes et va bientôt régner le monde.

Une trilogie simple et claire, qui exprime le discernement, le devoir, le droit, devient l'application de la morale au gouvernement de l'humanité.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit... c'est l'idéal.

Ne fais à personne ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit... c'est la justice.

Il te sera fait comme tu as fait aux autres... la loi.

Comme la loi n'est qu'une revendication de la justice, elle doit garder fortement l'empreinte du précepte qui représente la justice, sous peine de n'être plus une sanction, mais une représaille. Or, les représailles sont la loi de la guerre, c'est-à-dire du mal. Donc, l'expiation ne doit jamais égaler la faute. On le voit, la morale c'est la réciprocité.

Cette doctrine, purement humaine, sera notre flambeau dans toute recherche, notre guide dans toute appréciation. Faire de la philosophie, c'est étudier la pensée et la conscience. Faire de l'histoire, c'est raconter le rôle de la conscience et de la pensée dans la vie des peuples. Tout ce qui entrave, tout ce qui pervertit ces deux éléments essentiels de l'humanité, est justiciable de la loi morale. A ce titre, le surnaturel et le despotisme lui doivent des comptes sévères. Car ils en ont été la violation perpétuelle.

Ainsi, il n'est pas admissible qu'une religion quelconque puisse, au nom de Dieu, détruire par la violence tout ce qui est en dehors de ses dogmes, en donnant avec audace sa prétention même pour preuve et pour fondement de son droit. Une doctrine n'a pas plus le droit du poignard contre les autres doctrines qu'un homme contre les autres hommes.

L'impunité, en pareil cas, serait le renversement de la morale. Le prétendu respect pour des consciences, qui mettent leur devoir à ne respecter elles-mêmes aucune conscience, deviendrait un outrage au bon sens et une prime à l'extermination. A de tels attentats il faut, sans scrupule et sans hésitation, appliquer la loi légitime : « Qu'il te soit fait comme tu as fait aux autres, » avec la réserve que le châtement n'égale pas la faute, autrement dit, que le talion ne rende pas au coupable cruauté pour cruauté.

Quand un système métaphysique proclame pour son principe fondamental, la proscription de tout ce qui le contredit, la morale ordonne de la supprimer lui-même comme proscripateur, et sans examen du fond.

Telle sera la règle invariable de nos jugements en philosophie et en histoire.

CHARLOTTE CORDAY.

L'Ami du peuple est dans un bain... Sur ses traits foudroyés la vie a inscrit ses angoisses, la Révolution son espoir et ses colères. L'œil illuminé jette encore de fauves lueurs, mais la plume tremble sous des doigts décharnés. Le métal bouillonnant a brisé la frêle enveloppe. Que Charlotte Corday se hâte, si elle ne veut trouver un cadavre.

Depuis le jour où le premier soufflé de liberté

vient arracher aux écuries du comte d'Artois l'Assemblée mécontente, trois années, — trois siècles ont passé. La nuit, échappé au gouffre impur du moyen-âge, a contemplant une terre nouvelle décolorée par la palme, et lorsque la lourde plume veut retomber sur Lamoignon, la rage du désespoir qui met l'obstacle en pièces, le rauque mugissement des poitrines, plus terrible que la Javé ou l'ouragan, toutes les furies des époques révolutionnaires s'incarnent dans Marat.

D'une cave ou d'un grenier, du fond des bouges ou des entrailles de la terre, jaillit la voix stridente qui hurle à la place publique ses douleurs et ses enthousiasmes, ses gémissements et ses tendresses, vibre en longs échos dans les replis des faubourgs, et arrache leur masque au privilège et au mensonge... aboi plaintif et prolongé au milieu de la nuit des intrigues, cloche frénetique agitant sans fin ni trêve son glas unique : « Justice ! Révolution ! »

En vain, les sbires de Louis XVI et de Lafayette se coalisent contre la voix sinistre. Décrété, traqué, mis à prix, Marat poursuit son œuvre, invisible et vengeur aux flancs de ses ennemis.

La plèbe frappe du pied le sol, et l'homme des ténèbres a surgi. Il parle au 10 août par la voix du tocsin, il parle en septembre et se jette en héros sur ce groupe de clinquant dont sa hideur est le contraste, philosophes et bourgeois républicains avides d'accaparer au profit de leur caste les conquêtes de la Révolution.

Un moment, le hardi lutteur semble perdu dans la tourmente : « A l'Abbaye ! à la mort ! » crie la Gironde. Imprudents ! ils creusent la fosse qui les engloutira, d'où leur ennemi ressort transfiguré dans la gloire.

Son front hâte ceint de laurier comme le front des Brutus et des Scipions, le tribun des souffrances populaires, drapé dans sa robe sordide, s'avance porté sur les bras et acclamé par les cris de cent mille misérables ; c'est leur jour, éclairé d'un beau soleil d'avril. La repoussante livrée du travail, pauvre et honteux jouet des sarcasmes, le labeur infime, vautour quotidien des poitrines affamées, tout un monde de déchéances triomphe avec l'Ami du peuple. Et l'orgueil des palais, le dédain des richesses, les faciles succès de l'intelligence ont pâli devant la guenille triomphale de Marat.

Alors un frémissement de joie dut agiter ce corps épuisé de privations et de veilles : et les blessures du passé, attaques ignobles de la calomnie, outrages, injures, mépris, tout s'évanouit dans l'immense bonheur.

Amer réveil. La maladie attend le triomphateur. Cependant la Vendée élève son nuage rougeâtre, la trompette des coalisés sonne à la frontière : la trahison creuse sa sappe souterraine. Marat ne peut trouver de repos que dans la mort. Cloué à son foyer, le moribond saisit à deux mains son arme des premiers jours : le poignard seul peut arracher la plume de ses mains.

« ... Marat, avez-vous reçu ma lettre ? Je ne puis le croire, puisqu'on m'a refusé votre porte... Je suis persécutée pour la cause de la liberté ; je suis malheureuse, il suffit que je le sois pour avoir droit à votre protection.

« Charlotte CORDAY. »

Écrit-on ainsi à un monstre ? Et Charlotte Corday ne s'est-elle pas condamnée par ces paroles ? Elle avait trouvé le secret d'approcher l'Ami du

peuple. A peine introduite... un cri déchirant se fit entendre. Il n'y a plus qu'un cadavre et un assassin. Sur le billot qui sert de table, à côté de la baignoire, on trouve un assignat et un billet : « Vous donnerez cet assignat à... mère de cinq enfants, dont le mari est mort pour la patrie. »

Aussi quel rugissement dans tout Paris républicain à cette lugubre nouvelle ! La plume, effroi des traitres, espoir des patriotes, était tombée pour jamais. Le cœur aux élans formidables, qui battait plus haut que les cloches du 10 août, restait muet et immobile. Le seul homme peut-être qui ait été tout entier au peuple, à ses misères, à son triomphe, qui ait vécu, aimé, souffert par lui, et dont la mort couronnait le long sacrifice, maintenant froid et glacé, une plaie béante au flanc, gisait abandonné aux caprices des insulteurs. Car un sourd murmure d'allégresse répond au deuil de Paris. Contenue par la peur, l'ivresse royaliste éclate après thermidor et roule jusqu'à nous son flot haïeux.

Les révolutionnaires, dans le délire de la conscience, assaillent sur leurs têtes l'exécration de la postérité : « Sauvons la France, et que notre nom soit maudit. » Tel fut leur cri sublime.

Notre époque semble prendre à tâche d'accomplir ce souhait stoïque. Allons ! poètes, romanciers, historiens, vengeurs des cassettes royales, à l'œuvre ! à la curée ! Il faut retourner le poignard dans ces cœurs exécrés, traîner les corps à l'égoût comme s'ils sortaient du Panthéon, déchirer à belles dents les dévouements et les enthousiasmes. Muse de galanteries royales, Piéride de Versailles et de Trianon, voici un sujet digne de ta lyre. Chante le crime patricien, glorifie son cortège d'odieuses circonstances, même cet appel aux sentiments du cœur, hommage involontaire arraché à l'assassin, moyen sûr d'arriver au monstre Marat.

L'élève des jésuites girondins, grandie à l'ombre d'un couvent, est jeune, belle, le profil un peu dur, la narine et la lèvre frémissantes ; elle trône sur le corps de Marat comme l'aristocratie provocante et railleuse sur le cadavre souillé du peuple. Au milieu des nuages d'hymnes et d'encens, l'ange de l'assassinat foule du pied les multitudes égorgées.

Qu'y a-t-il en fin de compte dans le coup de tête tragique de la petite-fille du grand Corneille ? La haine à la plèbe.

Enfantillage et gloriole, répulsion instinctive des femmes, des chiens et des esclaves pour les haillons du pauvre, délicatesse nerveuse surexcitée par les orgueilleux préjugés du patriciat, tout le côté bas et méprisant de son sexe, voilà Charlotte Corday.

Fouillez les paroles, les lettres, les actes de cette triste héroïne... des phrases, nulle idée, pas de cœur. C'est la vertu ostentatrice et parlière dont nous entretenait Montaigne, la vertu des castes qui croit le reste des mortels façonnés d'un limon inférieur. Toutes ces Phéminté et ces Armande républicaines, Manon-Jeanne Roland, Charlotte Corday, Olympe de Gouges, énamourées de stratèges et d'impérators, voyaient Paris à travers le prisme oligarchique d'Athènes et de Rome ; en plein dix-huitième siècle, après Molière et Rabelais, Voltaire et Diderot, elles rêvaient Cornélie, mère des Gracques, les Porcies, les Sempronies, toutes les hautes et fières patriciennes suivies de leur long cortège de clients et d'esclaves. Le peu-

ple, le rustaud qui n'avait point la Plutarque, ne voutut pas revenir au rôle par trop rétrospectif d'flote ou d'affranchi. Il n'avait certes pas pris la Bastille, pour troquer sa glèbe contre l'aumône. Alors les lèvres roses se crispèrent pour la calomnie, les mains délicates manièrent le libelle ou le couteau. La Révolution n'était point le salon dont ces dames devaient faire les honneurs.

Leurs chevaliers de la Gironde ont une grave responsabilité devant l'histoire. Ce sont eux qui, par leur système de flatteries et d'admiration, en troublant complètement des esprits déjà faussés, ont perdu ces femmes et se sont perdus eux-mêmes. Nul doute qu'ils n'aient lancé Charlotte Corday sur Marat.

Mais les preuves ? — les lettres de recommandation remises à l'assassin, son triomphant rapport à Barbaroux, enfin la joie sauvage de tous ces fédéralistes à la nouvelle du meurtre. Pouvaient-ils croire, d'ailleurs, qu'une jeune fille seule fit le voyage de Paris dans de pareilles circonstances, pour retirer des pièces nécessaires à une amie émigrée ? Le point capital, c'est qu'en apprenant le haut fait de leur émissaire, ils n'ont témoigné aucune surprise.... Ils attendaient.

Imprudents et irréfléchis comme toujours ! Cet assassinat fut le suicide de la Gironde ; il creusa entre elle et la Révolution un abîme, exaspéra Paris, et jeta dans la rigueur la Montagne qui avait montré après le 31 mai une extrême indulgence.

Croyaient ils donc tuer l'idée en tuant l'Ami du peuple ? Marat assassiné fut plus terrible que Marat vivant ; il devint Hébert, avec moins de décision et d'autorité peut-être ; mais une toute autre largeur de conception. Effleurée par la Judith bourgeoise, la Révolution ne devait périr que sous la foudre triangulaire de l'Être suprême.

G. TRIDON.

LA DESTINÉE HUMAINE.

Forme ultime et suprême de la matière, l'être humain subit dans son développement l'action des lois qui président à l'organisation et à la transformation de la substance. L'ambition théocratique, la vanité spiritualiste avaient fait de l'homme une espèce de demi-dieu, suspendu dans l'espace, voguant entre la terre et le ciel. La Science et le Matérialisme l'ont ramené à sa véritable place. Ils lui ont interdit l'extase, la mort, le vide ; et, substituant à ces illusions malades un but réel et fécond, lui ont ouvert à deux battants les portes de la vie. Le champ est aussi vaste et il est plus fertile.

C'est par l'analyse, par l'étude lente et détaillée de l'esprit humain, que l'on peut arriver à une connaissance parfaite de l'homme.

Méconnaissant les lois inflexibles de la nature, s'appuyant sur la faiblesse et la vanité de cette intelligence humaine qu'ils divinisent, la plupart des législateurs ont offert comme but et terme de notre existence, l'appât d'une vie future. Ils se sont dit : « Le bien n'existe pas ici bas, promettons-le ailleurs, ouvrons par la prière et la résurrection un avenir plus vaste et plus juste : Désespérons de l'humanité mais consolons-la. »

Disons-le bien haut, ces doctrines sont dégradantes pour l'homme. Le bien existe et ce n'est pas une marchandise que l'on achète et que l'on vend. C'est donner un vil prix à la justice que de

la soumettre à des pareilles récompenses : il faut que l'homme fasse le bien pour le bien, et non par terreur ou par espoir, il faut qu'il paye sa dette à l'humanité en lui rendant ce qu'il lui emprunte, et comme il reçoit d'elle selon ses besoins, il faut qu'il travaille pour elle selon ses forces.

Quant au mal, quant aux souffrances terrestres, ce n'est pas un dieu qui les dispense, c'est l'homme lui-même. Ne cherchons pas en dehors du monde le baume qui doit guérir ces blessures, c'est à l'esprit humain seul qu'il appartient de résoudre ces douloureuses questions et de demander au principe de justice absolue les solutions que n'ont pu lui donner des vertus et des espérances chimériques. Le bien existe, il ne s'agit que de le voir et de le vouloir.

A. DE LA BERGE.

LES COURSES.

Un homme et un cheval, de race tous deux, une espèce de centaure appelé Jockey ; voilà le personnel d'une course. Un prix à qui résoudra ces deux questions : le Jockey est-il l'esclave du cheval ou de son semblable, ou bien sert-il les deux maîtres à la fois ? Le plus bête des trois est-il le principal héros ?

Le but des coureurs n'est pas de gagner l'enjeu. Les prix coûtent plus cher qu'ils ne valent. Serait-ce alors l'amélioration de la race chevaline ? Les académies, hippique ou autre, ont toujours pris pour leur compte les apostolats, et passent pour remplir une mission providentielle. La providence a bon dos : elle est si bonne fille ; elle monte la garde à la porte des fainéants, s'attable avec le premier blasé venu et réserve pour les sceptiques son baiser d'amour. Qui nous dira l'influence de M. Delamarre sur la race chevaline et celle de M. de Carné sur la langue française ?

Tournois oratoires et tournois à cheval, prix de la Marche et prix de l'Académie, primes offertes aux industriels de l'écritoire ou de la fashion, que nous importe ? Certain avocat rentrant le soir, ne manquait jamais de dire à sa chambrière : « O Perrette, le galant et suffisant homme de maître que tu as ! ». Nous ne sommes pas encore descendus à servir la vanité de ces messieurs, et à faire le métier de chambrières et de valets pour admirer.

Permis à des anglais de chercher chicane à un cheval français pour son succès, les gens qui mettent leurs entrailles en révolution à propos d'une bête, me semblent bien abêtis, et puis on ne peut guère à la fois payer très cher des chevaux et faire grand cas des hommes.

M. le comte de*** parie 500 louis, lord *** 1000. Le soir, on a perdu ou gagné une centaine de mille francs, bagatelle ! Petites émotions du jour.

L'événement de la soirée est la victoire d'un animal sur un autre : le succès de M. le comte*** et les journaux répéteront le lendemain : « les courses entrent de plus en plus dans nos mœurs. »

S'il en est ainsi, pour mettre à l'épreuve le goût de la population, je proposerais d'organiser un triomphe en règle des trois héros du jour, la parade pourrait se modeler sur celle du bœuf gras. Nous aurions le plaisir de voir du même coup un être hybride, le jockey et le pur sang, dont le nom volerait de bouche en bouche, homme et cheval.

Les manants comme nous, pauvres héros ne manqueraient pas d'applaudir à cette cérémonie. Nous verrions encore une fois derrière le char de triomphe les restes de notre belle et vaillante noblesse pour laquelle nous professons une haute et profonde estime. Chez eux cette passion pour la bête vient de loin, passion d'ancêtres, tradition de famille ; dans ce grand monde, tout se règle par héritages, et à la longue, le cœur des générations ne saurait plus se passer de battre pour un cheval.

Nos gandins font toujours plaisir à voir, traînés en break à quatre chevaux, le lorgnon à l'œil, la badine à la main, c'est la fleur de la société, et ils sont dignes d'elle.

Malheureusement, les masses ne goûtent pas plus les élégants que les courses ; elles n'ont pas encore substitué l'amour de la bête à l'amour de l'idée, et les journaux ne publieront pas encore de longtemps cette épitaphe du peuple Français toute prête dans leurs bureaux : « Les courses ont définitivement passé dans nos mœurs. »

E. VILLENEUVE.

EPHÉMÉRIDES

3 mai, Invention de la vraie Croix.

Tout est obscurité dans les origines du Christianisme.

L'Eglise elle-même semble en convenir sans le vouloir : le nom qu'elle donne à la fête d'aujourd'hui est devenu par l'usage une sorte d'aveu naïf que l'on rencontre rarement dans l'histoire ecclésiastique.

Cette ingénieuse invention est décrite longuement par tous les historiens ecclésiastiques.

Jusqu'à l'an 326, ni les Évangélistes, ni les Pères de l'Église, n'avaient dit ce qu'il était advenu de la Croix où Jésus périt.

L'impératrice Hélène, mère de Constantin, violemment poursuivie par l'idée de recouvrer cette relique, reçut en songe l'ordre de se rendre à Jérusalem (1). Elle avait alors quatre vingts ans. Les fatigues du voyage ne l'effrayèrent pas. Arrivée sur les lieux, il fallut reconnaître l'endroit où la croix avait été déposée. La difficulté était grande : il ne restait aucun indice dans les souvenirs de la population. Cependant, un juif qui, sans doute, aimait passionnément la religion chrétienne se chargea de renseigner l'impératrice. Il avait entendu dire à son père, qui le tenait de son grand-père, qui le tenait de son bisaïeul, qui le tenait d'un de ses ancêtres, que l'on avait dit dans la contrée, qu'il pourrait bien se faire que la croix se trouvât enfouie sur l'une des collines de la cité sainte. Il est bon de savoir que sur le Golgotha était bâti, depuis plusieurs siècles, un temple, dédié à Vénus. Ce fut un trait de lumière pour Hélène. « A coup sûr, se dit-elle, les païens n'ont construit cet édifice que pour dérober aux chrétiens les instruments de la passion. » Démolir le temple, fouiller sous ses fondations, fut un jeu pour l'impératrice. Un rocher apparut, ce ne pouvait être que le sépulcre du Christ. Il fallait trouver une croix, on en trouva trois ! Comment discerner la bonne ? Macaire dont l'histoire ne dit pas le prénom, était alors évêque : « Evidemment, dit-il, chaque croix doit porter son écriteau. » Cette fois, il en fallait trois : on n'en trouva qu'un,

(1) Nicephore Calliste, liv. VIII, ch. XXIX.

séparé de l'arbre, et tellement illisible qu'on dut prendre les yeux de la foi pour y lire ces mots : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » — « Pourquoi de Nazareth, dit la mère de Constantin ? — Parce qu'il est né à Bethléem, répartit Macaire. » La réponse était péremptoire. Il ne restait plus qu'à savoir à quelle croix appartenait l'inscription. Macaire était fertile en ressources, il en donna une nouvelle preuve. « Je connais, dit-il, une vieille qui est née de haut-lieu, elle est à la mort. » Suivez-moi, apportez les croix, et nous en aurons bientôt le cœur net. » Macaire fut obéi. On fit toucher successivement les trois croix à la malade. Les deux premières ne produisirent aucun effet, mais, à la troisième, la moribonde sauta à bas de son lit et bondit comme une chèvre. Miracle ! La vraie croix était inventée !

On n'a jamais pu savoir de quel bois était faite la vraie croix.

Saint-Chrysostôme dit qu'elle était de cyprès, de cèdre, de pin et de buis. Saint-Bernard prétend qu'elle était de palmier, d'olivier, de cèdre et de cyprès. D'autres qu'elle était simplement de chêne (2).

On ne nous a rien appris, non plus, sur le poids de cette prodigieuse relique. Il n'est cependant sorte de chapelle, si mesquine qu'elle soit, qui ne se vante d'en posséder au moins quelque bric-à-brac. Déjà, au XVI^e siècle, rien qu'avec les morceaux qu'on en avait tirés, on aurait pu faire « le chargement d'un trois-ponts. » (3)

Nous voulons bien croire aux affirmations de l'Eglise sur l'authenticité de ces fragments.

Jésus, objectera quelque naïf, n'était pas un Goliath, il était même de taille assez exigüe (4), et n'aurait pu soulever une croix de cette pesanteur. C'est donc une absurdité. — Absurde, soit ! « Si c'est absurde, c'est incroyable; si c'est incroyable, c'est divin; plus incroyable encore, encore plus divin ! »

Incredibile, ergo divinum; incredibilissimum, ergo divinissimum (5) !

B. DE PONNAT.

AU VILLAGE.

La nuit de décembre était bien froide au dehors.... Mais clair et pétillant était l'âtre qui flambait, en décrépitant, chaque fois que le feu mordait les particules salines renfermées dans la trame fibreuse des branches qui alimentaient le foyer.

La table de travail du jeune savant, naguère recouverte de livres, de manuscrits, d'instruments propres aux recherches scientifiques, s'était, ce soir-là, transformée en autel des libations.

Huit grands verres, comme les aime le vieux pays d'Allemagne, posaient devant les huit membres de la docte réunion.

Au centre de la table s'élevait majestueusement un maître pot de rustique porcelaine blanche à reflets bleutés. La panse de ce respectable vase était réjouie d'une foule de naïves peintures du plus vif émail.

Les verres furent remplis à la ronde, de cette forte bière brune au-dessus de laquelle on voyait scintiller une légère pellicule argentée. Pour comparer, je dirai que cette liqueur ressemblait ainsi bien mieux aux esprits sérieux qui la fêtaient, que la légère et pétillante, elle eût foinonné de monnaie et dissipé ses esprits dans la vague de l'air.

La discussion se trouva suspendue pendant quelques

(2) Dictionn. des Sciences Ecclésiastiques.

(3) *Abbya*, Traité des Reliques.

(4) *Luc*, XIX, 3.

(5) *Erasmiste de Gypendole* (Lisez l'abbé G...), *ouyent* contre la morsure de la vipère noire, p. 113.

minutes; on triqua. Sept fourneaux de pipe d'une remarquable capacité furent bourrés de tabac et bientôt transformés en foyer incandescents. Un des convives, jeune voyageur français encore peu façonné aux mœurs germaniques, se contenta de rouler une cigarette entre ses doigts, et, après l'avoir exposée l'espace d'une seconde au-dessus du foyer de la lampe, il la porta à ses lèvres, aspira doucement, puis son regard rêveur se mit à suivre distraitement les volutes de fumée s'élançant, à travers mille caprices jusqu'au plafond de la chambre. Le silence continuait, le jeune voyageur fut le premier à le rompre. Il prit la parole en ces termes :

HISTOIRE.

Laissez votre pensée me suivre et je vous conduirai en France, mon pays.

Nous n'irons point vers cette région aimée du soleil, vers ce midi enchanté dont les brises molles et tièdes fléchissent sous des ondes de parfums; non : ce n'est point là que fut mon berceau.

Traversons votre Rhin, comptons autant de pas qu'un voyageur peut en mesurer pendant une longue journée de marche, et nous viendrons enfin au fond d'un petit village perdu dans les brumes du Nord.

Dans ce village, il est une ferme assise au bord des marais. Aujourd'hui, les murs en sont solidement bâtis en belles briques brunes encadrées de sillons de plâtre; les toits, sur lesquels le soleil vient danser joyeusement pendant les chaudes journées d'été, sont recouverts de larges tuiles d'un rouge écarlate. Dans mon enfance, les murs étaient faits de terre pétrie avec de la paille hachée; les toits étaient de chaume, trop souvent degarni, hélas! par les tourmentes de l'hiver.

Un soir, — c'était vers le milieu du mois de novembre — après le souper, chacun des membres de la pauvre famille s'était rapproché du coin du feu. Le père, assis sur une sellette de bois, fumait silencieusement une courte pipe de terre noircie par l'usage; l'on voyait sa paupière alourdie par les premières atteintes du sommeil, glisser et retomber peu à peu sur le globe de ses yeux. Quoique la saison fût déjà bien avancée, les semailles n'étaient pas encore entièrement terminées, l'année avait été mauvaise, les terres étaient difficiles à cultiver, et mon pauvre père rentrait, chaque soir, après avoir été battu pendant toutes les heures du jour par le vent et la pluie. Il ne faut point s'étonner si, dès que ses membres s'affaissaient sous l'influence du repos et d'un peu de chaleur, ses sens s'obscurcissaient rapidement et tombaient dans un invincible sommeil.

La mère, elle aussi, était bien rompue, brisée par le travail... mais pour la courageuse créature la rude journée de l'ouvrière était suivie d'un autre labeur bien fatigant aussi : après les travaux des champs, les soins de la maternité. En ce temps-là, ma mère nourrissait, et ma plus jeune sœur cramponnée à son sein semblait vouloir l'épuiser de toute sa sève, tant elle était affamée après la longue absence de sa nourrice.

Je la vois encore! pressant d'un seul bras son enfant contre sa poitrine, elle avait laissé tomber sa main libre sur ses genoux; son vague regard semblait flotter dans le vide, et son œil humide baignait dans une sorte de douloureuse résignation, où tremblait, peut-être, un faible rayon d'espérance.

Mon petit frère de quatre ans s'était endormi, couché sur les pieds de ma mère. — Cet enfant avait une splendide chevelure blonde dont, en ce moment, les anneaux soyeux s'épandaient jusque dans les cendres du foyer.

Moi, j'avais un peu plus de neuf ans, j'étais perché sur une haute chaise rompaillée de joncs grossiers et je lisais sous le crasset, triste lampe de nos tristes veillées, dont le lumignon fumeux lutait, impuissant, contre les froides ombres de cette misérable demeure. Mes jeunes yeux dévorant les pages dépareillées d'un volume trouvé, par hasard, dans de vieux papiers abandonnés depuis longtemps dans un coin du grenier. Ce livre exerçait une profonde impression sur mon cerveau d'enfant, — jamais, depuis ce jour, il ne m'est retombé une seule fois sous la main sans que je me le relisais avec des larmes. Ce livre, c'était : *les Quatre fils Aymon*.

Ma sœur Pauline, — qui était plus jeune que moi d'une année, — était assise par terre à côté de ma chaise, ses coudes appuyés sur ses genoux, son visage dans ses mains et ses deux grands yeux profonds et doux, bruns à force d'être bleus, fixés sur sa mère.

Ordinairement, ma sœur Pauline réchauffée de son rire franc, réjouissait de ses joyeuses saillies nos longues et froides soirées d'hiver. Chère joie ! elle allait animant toutes choses comme eût fait un gai rayon de lumière ! Elle faisait sourire le père lorsque le décoloragement venait assombrir son front; aux bras de la mère fatiguée, elle enlevait l'enfant qu'elle berçait, caressait, avec des airs de matrone tout à fait réjouissants ! Avec ses franches allures et les instincts de son doux cœur, Pauline parvenait toujours à s'interposer, comme un bon génie, dans les petites querelles de ménage; le père et la mère, prêts à s'aigrir, dans ces luttes irritantes, compagnes inséparables des soucis de la pauvreté, se laissaient rapprocher les mains par la gracieuse enfant dont la bienfaisante inspiration plaisait sur la famille.

Mais ce soir-là la voix de ma sœur Pauline était restée muette....

Personne, néanmoins, n'y avait pris garde; le père et la mère étaient harassés, engourdis par la fatigue; les deux jeunes enfants dormaient, et, quant à moi, j'étais plongé dans un autre monde où je m'enivrais à grands traits, en lisant les merveilleuses aventures et les grands coups d'épée de Renaud de Montauban. Cependant, il arriva bientôt de mon absorption, ce qui arrive du sommeil de ceux qui se sont endormis dans le bruit : le silence me réveilla.

— Qu'est-ce que tu as donc, Pauline, lui dis-je en la regardant avec étonnement, tu ne dis rien du tout ce soir ?

— J'ai remarqué aussi que tu n'avais point mangé plus de la moitié de ta soupe pendant notre souper ?

— Je n'ai rien, petit Louis, fit-elle en tournant ses yeux vers moi sans pourtant changer de position. Et, comme en disant ainsi, elle essayait de sourire, je vis une grande pâleur autour de ses lèvres; aux deux coins de la bouche et aussi aux ailes du nez; au contraire le front et les oreilles étaient rouges comme du sang.

— Si fait, tu as quelque chose, tu es malade, lui répondis-je en fermant mon livre et en me levant, le cœur tout serré.

— Viens coucher, petite sœur.

— Est-ce que Pauline est malade ? demanda mon père en rouvrant les yeux. Dans son demi-sommeil il avait ouï mes paroles.

— J'ai du mal là, répondit ma sœur en pertant ses doigts serrés entre ses sourcils.

Je mis ma main à son front, il était brûlant comme un brasier.

— Il faut aller vous coucher, Pauline, et un bon sommeil vous guérira, mon enfant.

— Oui mon père.

Je la tenais alors par la main; elle, ordinairement si vive, si alerte, fut obligée de s'appuyer sur mon bras pour se mettre debout. Lorsqu'elle se fut levée, nous nous plaçâmes tous les deux devant nos parents et nous leur dîmes ce que nous leur disions chaque soir :

— Bonsoir, mon père et ma mère.

Et, comme chaque soir, ils nous répondirent :

— Bonsoir nos enfants.

Alors je serrai plus fort la main de ma petite sœur qui tremblait dans la mienne, et nous allâmes nous coucher, sans lumière et sans feu, dans notre petite couche bien froide et bien humide, car elle reposait sur la terre nue, sur la terre battue seulement comme l'aire d'une grange.

LOUIS WATTEAU.

(La suite au prochain numéro).

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

47, rue de l'École-de-Médecine.

RÉCENTES PUBLICATIONS.

VICTOR MEUNIER. — *La Science et les Savants en 1864*, 2 vol. in-18. 3 fr. 50

CARLYLE. — *Histoire de la Révolution française*, traduite de l'anglais, par E. Elias Régnaud, 1^{er} volume, in-18. 3 fr. 50

TAINE. — *Les Positivistes anglais*, étude sur Stuart Mill, 1 vol. in-18 faisant partie de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. 2 fr. 50

TAINE. — *L'idéalisme anglais*, étude sur Th. Carlyle. 1 vol. in-18, faisant partie de la Bibliothèque de philosophie contemporaine. 2 fr. 50

Le Gérant : P. VAISSE.

Paris, — Im. Tranché et ad. Juvet, 3, cour des Miracles.

CANDIDE

Journal à Cinq centimes



PARAISANT LE MERCREDI ET LE SAMEDI DE CHAQUE SEMAINE.

BUREAUX:
2, place Sorbonne, à Paris, ouverts de midi à 3 h., et le dimanche de midi à 4 h.
Les Abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.
POUR LES DÉPARTEMENTS..... 10 CENTIMES LE NUMÉRO.

ABONNEMENTS:
Paris trois mois, 1 fr. 50 c. — Six mois, 3 fr. — Un an, 6 fr.
Départements..... id. 2 " — id. 4 — id. 8
Étranger..... id. 2 50 — id. 5 — id. 10

CANDIDE ne veut pas être un journal futile. Ce genre est peu de son goût. Il désire encore moins être un journal ennuyeux. La concurrence l'écraserait. Instruire et plaire serait son vœu. C'est beaucoup d'ambition sans doute. Tout le monde ne sait pas mêler l'utile à l'agréable. Être à la fois sérieux et amusant, c'est un gros problème. Si CANDIDE ne sait pas le résoudre, il ira rejoindre tant d'autres qui ne l'ont pas résolu, et bien d'autres, à leur tour, le rejoindront par le même chemin. Il n'y a pas de cimetière plus peuplé que ce rendez-vous.

Nous avons pris le nom du meilleur roman de Voltaire. C'est dire que nous serons les ennemis décidés des Tartuffes et des pourris.

Candide ne pouvait rester le philosophe dégouté cultivant son jardin entre une femme tracassière et un raisonneur insipide. Ce rôle ne convenait pas à l'antagoniste des fripons et des fourbes. Candide s'est échappé des bras de Cunégonde et des subtilités de Martin pour redevenir le champion de la morale et du droit. Il l'a payé cher.

Courage et délicatesse obligent. Candide a subi toutes les vicissitudes de la pensée, tour à tour dénoncé par l'envie, proscrit par la violence et calomnié par la lâcheté. Un instant il put croire à la réalisation de ses vœux lorsqu'un nouveau coup de foudre le rejeta sur la route de sa longue proscription. Les victorieux ont grassement exploité le malheur du vaincu. Candide a été emprisonné, torturé, vilipendé sans miséricorde. C'est la destinée habituelle des simples qui n'ont d'autre passion et d'autre culte que l'humanité.

Candide n'a pu traverser de si rudes épreuves sans froissements meurtriers. Il a perdu dans ces luttes inégales sa bonne humeur et sa résignation débonnaire. Il ne faut plus attendre de lui les saillies de sa première naïveté. L'indifférence l'attriste; l'abaissement des caractères l'irrite; le spectacle continu des prostitutions et des turpitudes glorifiées lui arrache des rugissements et des larmes.

Candide n'a plus à combattre seulement ses ennemis d'autrefois. Il en est d'autres nés d'hier que la foule admire et qu'elle semble encourager. Ces nouveaux venus tiennent boutique sous les portiques aimés de la jeunesse. Les dehors sont irréprochables. On dirait aux décors le temple de la sagesse. Il en coûte cher de juger sur ces apparences.

Candide, en pénétrant un jour dans cette officine

recula d'épouvante. Il avait reconnu sous leurs masques les inquisiteurs du progrès, les tenailleurs héréditaires de la pensée. L'étiquette est changée, non la chose. L'inquisition s'appelle religion naturelle, le suicide organisé le devoir. Toutes les notions sont obscurcies pour la plus grande gloire de l'équivoque. Le même homme peut paraître au besoin Nonotte ou Voltaire, Buchez ou Proudhon. Qu'importe l'erreur de la bonne foi? Le mystificateur encaisse et rit.

Candide n'est pas de cette race. Il déploie son drapeau sans peur et ses opinions sans réticence. Ses maîtres sont les poètes de la nature, les martyrs de l'humanité, les hardis novateurs qui jadis vouèrent leurs noms à la haine pour le salut du monde.

Il est de grands noms et de grands événements outragés et calomniés, Candide les réhabilitera.

Il est une morale inventée pour la justification de l'iniquité Candide la fêtera;

Une philosophie menteuse, il l'a flagellera;

Une littérature putréfiée, il la poussera du pied aux gémonies;

Un théâtre enfin perdu de scepticisme et de débauche, Candide lui rappellera son but: l'instruction du peuple.

Pour toute la rédaction:

E. VAISSIER.

NOTRE MORALE

La morale est de toute évidence le fondement des Sociétés. Mais qu'est-ce que la morale? Une révélation divine ou un instinct humain? La politique et l'ignorance l'ont fait descendre d'en haut, l'une par tromperie, l'autre par crédulité. Egarement funeste! Elle a ses racines dans notre cœur. Les déplacer c'est la détruire.

Guerre au surnaturel! C'est l'ennemi. Il veut être l'exagération du bien, il n'en est que la grimace et la ruine. Sa tactique est le guet-apens. D'un geste sésaphique, il indique le ciel, et quand l'homme, en détournant ses regards du sol vers les nues, trébuche et tombe, Tartuffe se jette sur lui, l'égorge et le dépouille.

Exagérer l'idéal au-delà des forces humaines, c'est ouvrir la porte à l'hypocrisie, mères des crimes, et déchaîner les calamités sur la terre. Ainsi ont procédé les religions; le monothéisme surtout. Le précepte chrétien: «Aime ton prochain comme toi-même,» est resté à l'état de chimère, et sa sanction: «pour l'amour de Dieu,» n'est l'idéal que du sarcasme. «Faire une chose pour l'amour de Dieu,» est devenu le proverbe du mépris et de la dérision. On est victime de l'hypocrisie, mais pas toujours dupe, et le dégoût public sait parfois lui inscrire au front un sanglant stigmate.

Tout à l'opposé, la maxime philosophique, bien antérieure au christianisme: *Quod tibi fieri non a vis, alteri ne feceris*, ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit, cette maxime a toujours conservé son prestige. Son règne serait l'avènement de l'âge d'or.

C'est que le sacrifice, privilège et vertu des grandes âmes, n'est pas la loi des hommes. Il ne s'impose point à la conscience. La justice, au contraire, s'impose. Elle trouve sa sanction dans notre cœur. On ne la viole pas sans se sentir coupable. Elle est le vrai, l'unique lien. Au fond, il n'y en a jamais eu, il ne peut y en avoir d'autre.

Le spiritualisme en fait fi comme d'une vile provenance d'ici-bas, et montrant avec orgueil sa prétendue patrie d'en haut, il se glorifie d'une essence divine. C'est au détriment de la terre que cet arrogant tourne nos pensées vers le ciel. Il dérobe la meilleure part des trésors de la conscience, pour les gaspiller au profit d'abstractions bientôt fagotées en manitous.

Nous ne reconnaissons pas ces imaginaires devoirs envers Dieu, véritable bonne fortune pour l'égoïsme qui se hâte de les traduire en superstitions, heureux de leur immoler d'autres devoirs plus gênants, les devoirs envers les hommes. Ces derniers seuls sont d'observance étroite. Tout ce qu'on en distrait, sous un prétexte quelconque, est une perte pour l'humanité, et ce détournement, un crime.

L'homme, du moins l'homme actuel, ne peut vivre isolé. L'expérience le démontre, car il n'existe nulle part qu'en société. Cette preuve suffit. Il y a donc chez lui nécessairement une double vie, la vie individuelle et la vie de relation. De là un double instinct, celui de la conservation personnelle et celui de sa conservation sociale, l'un plus simple et plus énergique, parce qu'il sauvegarde l'élément premier de l'espèce, l'autre plus complexe, dès lors plus faible et plus variable.

Du reste, ils varient tous deux. Car leurs manifestations se modifient selon le degré des lumières et en sont toujours la conséquence et la mesure. Ces changements successifs marquent les étapes de l'humanité. A toute date, la conscience publique est le reflet et le thermomètre de la science publique. Ainsi la morale, fleur de l'arbre de la pensée, n'est que l'expression plus ou moins puissante de l'instinct humanitaire qui défend aux hommes de s'entretenir et leur commande de s'entraider.

C'est pourquoi le précepte, cependant vieux déjà: «Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit,» loin de tomber en décrépitude comme toutes les théodicées, par le progrès de l'esprit humain, n'a fait que grandir de siècle en

séparé de l'arbre, et tellement illisible qu'on dut prendre les yeux de la fol pour y lire ces mots : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » — « Pourquoi de Nazareth, dit la mère de Constantin ? — Parce qu'il est né à Bethléem, répartit Macaire. » La réponse était péremptoire. Il ne restait plus qu'à savoir à quelle croix appartenait l'inscription. Macaire était fertile en ressources, il en donna une nouvelle preuve. « Je connais, dit-il, une vieille qui est née de haut-lieu, elle est à la mort. » Suivez-moi, apportez les croix, et nous en aurons bientôt le cœur net. » Macaire fut obéi. On fit toucher successivement les trois croix à la malade. Les deux premières ne produisirent aucun effet, mais, à la troisième, la moribonde sauta à bas de son lit et bondit comme une chèvre. Miracle ! La vraie croix était inventée !

On n'a jamais pu savoir de quel bois était faite la vraie croix.

Saint-Chrysostôme dit qu'elle était de cyprès, de cèdre, de pin et de buis. Saint-Bernard prétend qu'elle était de palmier, d'olivier, de cèdre et de cyprès. D'autres qu'elle était simplement de chêne (2).

On ne nous a rien appris, non plus, sur le poids de cette prodigieuse relique. Il n'est cependant sorte de chapelle, si mesquine qu'elle soit, qui ne se vante d'en posséder au moins quelque bribe. Déjà, au XVI^e siècle, rien qu'avec les morceaux qu'on en avait tirés, on aurait pu faire « le chargement d'un trois-ponts. » (3)

Nous voulons bien croire aux affirmations de l'Eglise sur l'authenticité de ces fragments.

Jésus, objectera quelque naïf, n'était pas un Goliath, il était même de taille assez exigüe (4), et n'aurait pu soulever une croix de cette pesanteur. C'est donc une absurdité. — Absurde, soit ! « Si c'est absurde, c'est incroyable; si c'est incroyable, c'est divin; plus incroyable encore, encore plus divin ! »

Incredibile, ergo divinum; incredibilissimum, ergo divinissimum (5) !

B. DE PONNAT.

AU VILLAGE.

La nuit de décembre était bien froide au dehors.... Mais clair et pétillant était l'âtre qui flambait, en décrépitant, chaque fois que le feu mordait les particules salines renfermées dans la trame fibreuse des branches qui alimentaient le foyer.

La table de travail du jeune savant, naguère recouverte de livres, de manuscrits, d'instruments propres aux recherches scientifiques, s'était, ce soir-là, transformée en autel des libations.

Huit grands verres, comme les aime le vieux pays d'Allemagne, posaient devant les huit membres de la docte réunion.

Au centre de la table s'élevait majestueusement un maître pot de rustique porcelaine blanche à reflets bleuâtres. La panse de ce respectable vase était réjouie d'une foule de naïves peintures du plus vif émail.

Les verres furent remplis à la ronde, de cette forte bière brune au-dessus de laquelle on voyait scintiller une légère pellicule argentée. Pour comparer, je dirai que cette liqueur ressemblait ainsi bien mieux aux esprits sérieux qui la fêtaient, que si légère et pétillante, elle eût foisonné de mousse et dissipé ses esprits dans la vague de l'air.

La discussion se trouva suspendue pendant quelques

(2) Dictionn. des Sciences Ecclésiastiques.

(3) Calvin, Traité des Reliques.

(4) Luc, XIX, 3.

(5) Evariste de Gypendole (Lisez l'abbé G...), onguent contre la morsure de la vipère noire, p. 113.

minutes; on trinqua. Sept fourneaux de pipe d'une remarquable capacité furent bourrés de tabac et bientôt transformés en foyer incandescents. Un des convives, jeune voyageur français encore peu façonné aux mœurs germaniques, se contenta de rouler une cigarette entre ses doigts, et, après l'avoir exposée l'espace d'une seconde au-dessus du foyer de la lampe, il la porta à ses lèvres, aspira doucement, puis son regard rêveur se mit à suivre distraitemment les volutes de fumée s'élançant, à travers mille caprices jusqu'au plafond de la chambre. Le silence continuait, le jeune voyageur fut le premier à le rompre. Il prit la parole en ces termes :

HISTOIRE.

Laissez votre pensée me suivre et je vous conduirai en France, mon pays.

Nous n'irons point vers cette région aimée du soleil, vers ce midi enchanté dont les brises molles et tièdes fléchissent sous des ondées de parfums; non : ce n'est point là que fut mon berceau.

Traversons votre Rhin, comptons autant de pas qu'un voyageur peut en mesurer pendant une longue journée de marche, et nous viendrons enfin au fond d'un petit village perdu dans les brumes du Nord.

Dans ce village, il est une ferme assise au bord des marais. Aujourd'hui, les murs en sont solidement bâtis en belles briques brunes encadrées de sillons de plâtre; les toits, sur lesquels le soleil vient danser joyeusement pendant les chaudes journées d'été, sont recouverts de larges tuiles d'un rouge écarlate. Dans mon enfance, les murs étaient faits de terre pétrie avec de la paille hachée; les toits étaient de chaume, trop souvent degarni, hélas! par les tourmentes de l'hiver.

Un soir, — c'était vers le milieu du mois de novembre — après le souper, chacun des membres de la pauvre famille s'était rapproché du coin du feu. Le père, assis sur une sellette de bois, fumait silencieusement une courte pipe de terre noircie par l'usage; l'on voyait sa paupière alourdie par les premières atteintes du sommeil, glisser et retomber peu à peu sur le globe de ses yeux. Quoique la saison fût déjà bien avancée, les semailles n'étaient pas encore entièrement terminées, l'année avait été mauvaise, les terres étaient difficiles à cultiver, et mon pauvre père rentrait, chaque soir, après avoir été battu pendant toutes les heures du jour par le vent et la pluie. Il ne faut point s'étonner si, dès que ses membres s'affaissaient sous l'influence du repos et d'un peu de chaleur, ses sens s'obscurcissaient rapidement et tombaient dans un invincible sommeil.

La mère, elle aussi, était bien rompue, brisée par le travail... mais pour la courageuse créature la rude journée de l'ouvrière était suivie d'un autre labeur bien fatigant aussi : après les travaux des champs, les soins de la maternité. En ce temps-là, ma mère nourrissait, et ma plus jeune sœur cramponnée à son sein semblait vouloir l'épuiser de toute sa sève, tant elle était affamée après la longue absence de sa nourrice.

Je la vois encore! pressant d'un seul bras son enfant contre sa poitrine, elle avait laissé tomber sa main libre sur ses genoux; son vague regard semblait flotter dans le vide, et son oeil humide baignait dans une sorte de douloureuse résignation, où tremblait, peut-être, un faible rayon d'espérance.

Mon petit frère de quatre ans s'était endormi, couché sur les pieds de ma mère. — Cet enfant avait une splendide chevelure blonde dont, en ce moment, les anneaux soyeux s'épandaient jusque dans les cendres du foyer.

Moi, j'avais un peu plus de neuf ans, j'étais perché sur une haute chaise rompaillée de joncs grossiers et je lisais sous le crasset, triste lampe de nos tristes veillées, dont le lumignon fumeux luttait, impuissant, contre les froides ombres de cette misérable demeure. Mes jeunes yeux dévoraient les pages dépareillées d'un volume trouvé, par hasard, dans de vieux papiers abandonnés depuis longtemps dans un coin du grenier. Ce livre exerçait une profonde impression sur mon cerveau d'enfant; — jamais, depuis ce jour, il ne m'est retombé une seule fois sous la main sans que je ne le relise avec des larmes. Ce livre, c'était : *les Quatre fils Aymon*.

Ma sœur Pauline, — qui était plus jeune que moi d'une année, — était assise par terre à côté de ma chaise, ses coudes, appuyés sur ses genoux, son visage dans ses mains et ses deux grands yeux profonds et doux, bruns à force d'être bleus, fixés sur sa mère.

Ordinairement, ma sœur Pauline réchauffait de son rire franc, réjouissait de ses joyeuses saillies nos longues et froides soirées d'hiver. Chère joie ! elle allait animant toutes choses comme eût fait un gai rayon de lumière ! Elle faisait sourire le père lorsque le découragement venait assombrir son front; aux bras de la mère fatiguée, elle enlevait l'enfant qu'elle berçait, caressait, avec des airs de matrone tout à fait réjouissants ! Avec ses franches allures et les instincts de son doux cœur, Pauline parvenait toujours à s'interposer, comme un bon génie, dans les petites querelles de ménage; le père et la mère, prêts à s'agrir, dans ces luttes irritantes, compagnes inséparables des ennuis de la pauvreté, se laissaient rapprocher les mains par la gracieuse enfant dont la bien-faisante inspiration planait sur la famille.

Mais ce soir-là la voix de ma sœur Pauline était restée muette....

Personne, néanmoins, n'y avait pris garde; le père et la mère étaient harassés, engourdis par la fatigue; les deux jeunes enfants dormaient, et, quant à moi, j'étais plongé dans un autre monde où je m'enivrais à grands traits, en lisant les merveilleuses aventures et les grands coups d'épée de Renaud de Montauban. Cependant, il arriva bientôt de mon absorption, ce qui arrive du sommeil de ceux qui se sont endormis dans le bruit : le silence me réveilla.

— Qu'est-ce que tu as donc, Pauline, lui dis-je en la regardant avec étonnement, tu ne dis rien du tout ce soir ?

— J'ai remarqué aussi que tu n'avais point mangé plus de la moitié de ta soupe pendant notre souper ?

— Je n'ai rien, petit Louis, fit-elle en tournant ses yeux vers moi sans pourtant changer de position. Et, comme en disant ainsi, elle essayait de sourire, je vis une grande pâleur autour de ses lèvres, aux deux coins de la bouche et aussi aux ailes du nez; au contraire le front et les oreilles étaient rouges comme du sang.

— Si fait, tu as quelque chose, tu es malade, lui répondis-je en fermant mon livre et en me levant, le cœur tout serré.

— Viens coucher, petite sœur.

— Est-ce que Pauline est malade ? demanda mon père en rouvrant les yeux. Dans son demi-sommeil il avait ouï mes paroles.

— J'ai du mal là, répondit ma sœur en portant ses doigts serrés entre ses sourcils.

Je mis ma main à son front, il était brûlant comme un brasier.

— Il faut aller vous coucher, Pauline, et un bon sommeil vous guérira, mon enfant.

— Oui mon père.

Je la tenais alors par la main; elle, ordinairement si vive, si alerte, fut obligée de s'appuyer sur mon bras pour se mettre debout. Lorsqu'elle se fut levée, nous nous plaçâmes tous les deux devant nos parents et nous leur dîmes ce que nous leur disions chaque soir :

— Bonsoir, mon père et ma mère.

Et, comme chaque soir, ils nous répondirent :

— Bonsoir nos enfants.

Alors je serrai plus fort la main de ma petite sœur qui tremblait dans la mienne, et nous allâmes nous coucher, sans lumière et sans feu, dans notre petite couche bien froide et bien humide, car elle reposait sur la terre nue, sur la terre battue seulement comme l'aire d'une grange.

LOUIS WATTEAU.

(La suite au prochain numéro).

LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE

47, rue de l'École-de-Médecine.

RÉCENTES PUBLICATIONS.

VICTOR MEUNIER. — *La Science et les Savants en 1864*, 2 vol. in-18. 3 fr. 50

CARLYLE. — *Histoire de la Révolution française*, traduite de l'anglais, par E. Élias Régault. 1^{er} volume, *la Bastille*, in-18. 3 fr. 50

TAINÉ. — *Le Positivisme anglais*, étude sur Stuart Mill, 1 vol. in-18 faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

TAINÉ. — *L'idéalisme anglais*, étude sur Th. Carlyle. 1 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*. 2 fr. 50

Le Gérant : P. VAISSE.

Paris, — Imp. Tarin et ad. Juvet, 3, cour des Miracles.